

Revue de Presse

Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre

(ce qui rend la baignade bien plus agréable)

Conception : pjpp (Claire Laureau – Nicolas Chaigneau)

Production : figure-s

[Toutelaculture.com](https://toutelaculture.com) (16.07.21)

<https://toutelaculture.com/spectacles/danse/salut-au-festival-pharenheit-avec-ses-mots-avec-ses-gestes/>

SALUT AU FESTIVAL PHARENHEIT, AVEC SES MOTS, AVEC SES GESTES, par Gérard Mayen

Clap de fin pour le rendez-vous annuel programmé par le Centre chorégraphique national du Havre. On y a beaucoup remarqué les toutes nouvelles pièces parlées de Claire Laureau/Nicolas Chaigneau, ou de Thibaud Croisy, brouillant les limites entre paroles et gestes.

Le lieu où dénicher des perles

Tout débutait cette année par l'accueil, avec le Volcan scène nationale à grand plateau, de la pièce "Les Vagues" de Noé Soulier, dorénavant directeur du CNDC d'Angers; une pièce qui embrasse et transporte la prosodie de la langue même de Virginia Woolf. Le texte et la danse. Un certain ton était donné, alors qu'on découvrait le même soir le spectacle "Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable)". Il s'agissait là de la seconde pièce de Claire Laureau et Nicolas Chaigneau.

La précédente, "Les déclinaisons de la Navarre", avait fait un malheur dans tout l'Hexagone. Or cette paire est basée au Havre. Et le Tilleul dont ils nous parlent est une plage située à proximité de la sous-préfecture normande. Pourquoi comparer la taille de galets ? Parce que toute la pièce égrène des bribes de conversation, sur un peu tout et n'importe quoi, telles qu'on les imaginerait entre potes autour d'une table.

Pour le coup, les deux chorégraphes sur scène sont rejoints par deux autres partenaires, et on remarque tout de suite que les chaises où ils s'assoient forment des alignements discontinus, en quinconce, avec angles et brisures. C'est un peu à l'image du niveau des échanges, où vont se multiplier les embardées des discours, les associations d'idées incongrues, les prises de bec parfois, les atermoiements du sens, les ellipses hasardeuses, les digressions incontrôlées.

La frontière éculée entre théâtre et danse

Tout cela puise tellement au registre des usages communs de la langue, qu'on pourrait croire d'abord à un pur spectacle comique, où le spectateur rit de se reconnaître dans sa propre caricature. Au reste, on rit pas mal aux Galets du tilleul, riche en absurdité, en chamailleries et trucs loufoques. Mais il se passe tout autre chose en fait. Remarquons-le au passage: Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, auteurs-performeurs d'une pièce toute portée par le discours, se sont intégralement formés et développés en artistes de la danse. Non du théâtre.

Depuis cette position, c'est le régime même du discours qu'ils dynamitent de l'intérieur. Quand ce registre du discours paraît tout accaparer du sens, tout se joue en fait en le traversant, le déplaçant, en se situant avec et à côté, mais jamais sous son régime. On est alors tenu en haleine par une musicalité des silences, des relances, des laps et relaps, des suspensions, d'un texte tenseur, dont le sens apparent (et souvent dérisoire) importe peu, bien moins en tout cas que ce qui se joue en gestes, en saisies et ressaisies, mimiques, relâchements, redressements, chorégraphie minutieuse des physionomies, rapprochements, prises de distance.

À ce jeu expert, étourdissant, très exact, c'est la frontière éculée entre théâtre et danse qui est dynamitée, et déchiré tout le tissu de lieux communs qui s'en tiennent, paresseusement, à séparer les ordres du discours parlé d'une part, et des gestes d'autre part, voire prétendent en hiérarchiser les niveaux d'impact. Formidablement conduite, voilà une entreprise très oxygénante.

Télérama – 17/06/22

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau compilent depuis 2019, au fil de leurs spectacles et explorations, une collection de personnages farfelus, aspirés par des situations burlesques. Ce dossier riche, dont le thème rassembleur est celui de la bêtise et de la futilité, est le socle de cette pièce pour quatre interprètes, emportés par une fièvre délirante (...). Les performeurs mettent en avant le quotidien de tout un chacun et ses dérisoires moments de rencontres. Avec pour seuls accessoires dix chaises, ils font ressortir les mille et un détails qui rendent la routine parfois merveilleuse et drôle aussi.

Un Fauteuil Pour l'Orchestre – 28/06/22

fff Article de Nicolas Thevenot

Elle est cette jeune femme assise à l'avant-scène, cheveux attachés, inquiète, polo orange vintage, regard baissé, pantalon taupe, balançant d'une faible amplitude sa jambe croisée, se caressant, par intermittence, les bras, qu'elle a croisés. Ce que l'on appellerait *langage corporel*, mais qui est ici bien plus que cette chose miséreuse que la psychologie a complètement galvaudée pour n'en faire qu'une peau de chagrin. Ici, les corps ont une vie, ils ont leurs oublis, leurs envies, ils prennent leurs aises, ils rayonnent. Ils induisent un être animal quand la société s'en méfie. **Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre** (nous ferons désormais simplement référence à **Les Galets...**) connaît cette chose rare : respirer la vie.

Constitué de presque rien, **Les Galets...** embrasse le tout de la communauté humaine. Quelques chaises d'école et quatre interprètes (Julien Athony, Nicolas Chaigneau, Claire Laureau, Marie Rual) suffisent à faire exister cette sorte de bréviaire, à la Bouvard et Pécuchet, de la comédie humaine. A quatre, il est possible de se partitionner, à deux contre deux, ou trois contre un, ou de se rassembler en un tout, toujours instable. Si **Les Galets...** développe sa matière textuelle, à la manière de banales conversations très réalistes, et fait ressortir ces travers qui nous font sourire, et souvent rire, à la manière des *Caractères* de La Bruyère, l'attention, ou mieux dit : l'intention, s'inscrit dans les corps en présence. La singulière petite musique de chambre orchestrée par ces interprètes virtuoses prend la physicalité d'un corps, étrange, se mouvant, entre pulsions, et répulsions, façonné par ce cortège d'êtres papotant. Et si l'on pense à Christoph Marthaler, ce n'est pas seulement pour ces chants en chœurs, pour Bach (*Que ma joie demeure !*), mais parce que fondamentalement il y a du corps dans la musique des voix, et de la musique dans la danse silencieuse des corps immobiles, ou si peu mobiles. Il y a enfin des présences magnifiques, d'une finesse troublante, quand pourtant tout est écrit au cordeau, au souffle près, et que pourtant tout palpite, et crépite du premier feu.

Ainsi programmée par Les Rencontres Chorégraphiques, certains pourraient s'étonner de ce qu'une telle proposition entre dans le champ de la danse quand elle a le paraître (le texte) du théâtre. Tout est affaire de point de vue et de perspective. Car, au-delà des mots, qui ne sont que l'écume des corps en mouvement, **Les Galets...** se regarde avant tout comme un jeu de quilles, comme une cinématique des affects humains quand nous faisons société, comme un champ de forces magnétiques et contradictoires quand ensemble nous tentons de faire corps. Il y a du moléculaire, de l'atomique dans ces attirances, ou ces écartements. Il y a des mouvements de planètes, il y a de la danse, telle celle de l'iceberg que certains jureraient immobile. Un au revoir qui n'en finit pas... un désaccord qui vire en dispute... la négation et l'oubli de l'autre... mille et une mesquineries... Dans cette tectonique des plaques de la morale, sur une marche nuptiale, la géographie humaine se dessine d'un geste burlesque et « *d'un geste précis... tu lèches ?* »

Le Bruit du Off – 08/07/22

UN ETC. DONT ON NE LASSE PAS, par Célia Jaillet

« Et elles parlaient, parlaient toujours, répétant les mêmes choses, les retournant, puis les retournant, d'un côté puis de l'autre, les pétrissant, les pétrissant, etc. etc. » Dans les *Tropismes* de Nathalie Sarraute on se retrouve nez à nez avec un monde dans lequel on a le visage englué : le quotidien est une scène, mal éclairée, où les discours stéréotypés s'attachent à nous ennuyer avec une constance qui nous les rend habituels et plus du tout effroyables, drôles ou dramatiques. Sorties de leur contexte des paroles aussi absentes d'elles-mêmes surprennent et cette mise à distance est proposée par le spectacle de Claire Laureau et Nicolas Chaigneau qui renouvelle les rabâchements de Sarraute hors du livre, sur une scène dépourvue de tous ses artifices sociaux. Les spectateur-ices n'auront que quelques chaises où accrocher leurs regards pendant que s'épuisent leurs oreilles contre différentes logorrhées, concentrées à savoir si les galets sont comme le titre l'indique ou pas, si les piscines sans chlore existent, etc. etc.

L'un dépose des briques de silence entre chaque mot pour un suspens sans fondation, l'autre rit et commente chaque intervention de son mari et celui-là empêche ses amis de partir à force de « *ah oui faut que je dorme moi aussi, parce que demain je me lève tôt, on va faire une rando, avec vous savez celui qui m'avait aidé pour le etc. etc.* » Si les différentes situations de langage ont été figées avec précision, le texte n'a pas de guillemets, n'a pas été immobilisé, ce qui permet aux comédiens de circuler avec naturel à l'intérieur (en ont-ils besoin ? ils jouent vraiment très bien)

Donc : du déjà vu, déjà dit, déjà entendu, du trop, du pas assez, mais rien ne part pas à vau-l'eau, il y a ces sons de tambour par exemple qui dynamisent la structure et se répercutent dans les corps, efficaces quand il le faut, vrais, authentiques quand ils sont faux. Leurs chorégraphies implacables se ressemblent, renforcent l'uniformisation des êtres tout en restant dotées d'une grande force. Si la narration de certains week-ends se fait en dansant, si on a le droit (nous aussi) de passer du coq à l'âne sans prétendre subjugué un auditoire, alors la futilité n'est plus si grave, le dérisoire est un poème qui rit et les galets finissent en ricochets.

La Provence – 12/07/22

DÉLICIEUSEMENT HILARANT, par Youness Bousenna

Les dialogues de cette pièce sont tous inintéressants... Mais ici, c'est un compliment. Car *Les Galets au Tilleul* sont plus petits qu'au Havre, dont le titre résume l'esprit délicieusement décalé de cette création qui s'autodéfinit comme « une traversée du vide », se compose uniquement de moments que nous aurions préféré... ne pas vivre : être coincés dans des conversations pénibles. Dans un décor épuré (quelques chaises), quatre comédiens enchaînent des saynètes de la vie quotidienne. Il y a celui qui digresse, celui qui met cinq secondes à prononcer un mot, l'hyper-pédago qui s'attarde sur des évidences, le pédant insupportable... Autant de gênes sociales qui sont ponctuées par des scènes très libres, comme le mime d'une partie de ping-pong et des pauses musicales. Ainsi, par petites touches, la pièce offre un panorama à la fois subtil et hilarant, qui a l'intelligence de parodier sans jamais caricaturer.

Le Point – 13/07/22

Festival d'Avignon : nos 10 pépites du « In » et du « Off », par Olivier Ubertalli

L'histoire : Il n'y en a pas ! Quatre comédiens-chanteurs occupent le large plateau autour de onze chaises. Qu'advient-il quand on parle pour ne rien dire ?

On aime : L'art de la troupe de créer une tension ou une émotion à partir d'un dialogue répétitif, d'une conversation anodine ou d'un placement de chaises ; la cohésion groupale des interprètes ; la scène très cinématographique des quatre chaises qui se séparent et qui auraient très bien pu être le « happy end » du spectacle.

Notre critique : Le théâtre de l'absurde retrouve ses lettres de noblesse. Un divertissement rafraîchissant d'une heure chrono.

Spectatif – 14/07/22

Par Frédéric Perez

Un spectacle délicieusement abscons qui sait crocheter d'absurde le quotidien des situations cocasses et épuisantes que nombre de rencontres avec des raseurs et autres bêtas-lourds nous font croiser sur nos chemins. Et que personne ne vienne dire qu'il n'a pas vécu ces expériences empoisonnantes et gluantes où la patience lutte contre la colère pour ne pas tout faire voler en éclats et envoyer paître ces importuns en tous genres !

Mais j'y pense, et si ceci était aussi un miroir, qui verrions-nous alors ?

« Conversations futiles et situations que nous avons tous rencontrées où un discours sans fin peut se muer en véritable prise d'otage. Empilement de banalités, considérations infinies sur la pluie et le beau temps, allergie au point final... autant de supplices quotidiens qui pourraient pourtant cacher dans les plis de leur vacuité une bonne dose de poésie, de sensibilité et de saine absurdité. »

C'est avec un humour saccageur, même s'il se fait souvent discret, et une forme d'élégance piquée de poésie que ces quatre comédiens nous embarquent dans ce voyage d'impressions de « déjà-vu » que Freud pourrait s'amuser à commenter si nos rires amusés et finalement tendres ne le précédaient pour le prendre de court. Car il y a de la visitation cathartique (si, si) dans tout cela, que la narration burlesque et toujours décalée colore tout le long d'une adroite palette artistique.

Julien Athonady, Nicolas Chaigneau, Claire Laureau et Marie Rual jouent, chantent et dansent avec évidence. Elles et ils savent s'y prendre pour nous capter de ces riens, d'un mouvement, d'un geste, d'un regard ou d'un mot, d'un chant ou d'une situation. Ici, le détail est roi et sait se faire tout petit pour devenir loufoque, tout inattendu qu'il soit. L'anodin devient sublime.

Banal, vous avez dit banal ? Et bien dans ce spectacle, le banal nous ravit, tant il est baigné de folie. La futilité volontaire et particulièrement bien rendue du fil narratif nous tient en haleine et nous désarçonne à tout bout de champ. Une très jolie performance fichtrement bien en place et véritablement désopilante.

Un spectacle hyper drôle et calé au cordeau il faut voir comme. Une proposition aux allures de performance inventive et très agréable que je recommande vivement.

Chantiers de Culture – 17/07/22

CHUTES, ENVOLS ET.. GALETS !, par Yonnel Liégois

(...) Un délire verbal qui n'en finit pas non plus avec les **quatre incongrus qui l'affirment sans ambages, ni discussion possible**, *Les Galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre* ! Et d'ajouter d'ailleurs, pour ceux qui en douteraient, que c'est justement ce qui rend la baignage bien plus agréable... Une discussion sans intérêt, diriez-vous ? Affirmatif, ce qui en fait donc charme et nécessité, ce qui confirme son degré de pertinence : **parler pour ne rien dire est une affaire trop sérieuse et de trop grande importance pour être confiée à la bouche de n'importe qui.**

Jeux de mots et jeux de chaises, une dizaine sur le plateau, s'enchaînent ainsi à grande vitesse ! **Une overdose de mots scandés ou chantés qui s'étirent en folles envolées à ne jamais tarir, un charivari de propos sur tout et rien** échangés entre les quatre jeunes interprètes où le non-sens prend au final sens pour le public estomaqué et éberlué par tant de virtuosité à enfiler et déclamer les futilités. Et de s'interroger en retour sur la banalité et l'incohérence pour nombre de nos dialogues et débats quotidiens... Assis, debout, couchés ou enlacés, en solo ou duo, garçons et filles nous entraînent dans une danse des mots, une ronde ubuesque où **le vertige du verbe nous projette dans un absurde langagier des plus jouissifs** ! Un rythme endiablé, un humour corrosif qui électrise les corps pour nous projeter dans un autre monde, le mystère de la parole et le secret de l'alphabet.

I/O Gazette – 19/07/22

TUNNEL DU VERBE, par Victor Inisan

Variation autour des tunnels dans une conversation (celui qui continue indéfiniment la conversation alors que tout le monde veut partir ; celui qui s'épanche dans une anecdote trop longue ; celui qui par esprit de contradiction, réfute tout ce qui se dit sans pourtant argumenter), « Les Galets au Tilleul... » *debunke* le risque primordial du projet : on ne s'emmerde pas du tout devant des dialogues pourtant emmerdants à souhait ; c'est déjà pas mal. Ceci pour au moins trois raisons : la structure en courtes scènes qui empêche chaque tunnel de s'enfoncer dans des abysses de l'ennui ; le régime de jeu qui, tout en conservant des situations prédéfinies, laisse libre cours à l'improvisation ; et enfin les interludes (chant et danse) qui aèrent la dramaturgie, d'autant que Claire Laureau et Nicolas Chaigneau sont danseurs de formation. L'œuvre est un succès parce qu'elle contredit son objet : le chiant devient hilarant, le banal, presque transgressif, à mesure que l'on se reconnaît dans les tics de langage et autres expressions pénibles des personnages. Paradoxalement, c'est aussi l'impasse du spectacle, dont la réception consiste surtout en une sorte de béate identification : en séparant les conversations des interludes (postures incongrues, écoute musicale, chants burlesques), « Les Galets au Tilleul... » ne confine que très rarement au surréalisme, dont il mêle pourtant les ingrédients. Le spectacle trouve de l'extraordinaire dans le quotidien – habile manœuvre -, mais il se clôt tout de même avant de le transcender.

La Terrasse – 22/07/22

UN THÉÂTRE DE MOTS ET DE GESTES POÉTIQUE ET DÉSOPILANT, par Delphine Baffour

Claire Laureau et Nicolas Chaigneau, alias les pjpp, auscultent conversations futiles et situations anodines dans un théâtre de mots et de gestes hilarant et délicieux.

Il y a cet ami qui nous bassine avec ses problèmes domestiques et qui de digressions en digressions raconte sa vie dans un torrent de mots que nul ne peut contenir. Cet autre qui au restaurant ou dans la salle d'attente prend à partie des inconnus. Celui qui aiguise un peu trop son esprit de contradiction et celui qui nous entretient des heures sur le pas de la porte. Ou même celui qui nous met mal à l'aise à force de rabaisser sa femme lors d'un dîner. De ces scènes anodines mille fois rencontrées, Claire Laureau et Nicolas Chaigneau font un théâtre de paroles et de gestes absurde, poétique et hilarant.

Mille épisodes vécus

Accompagnés sur scène de deux comparses, ils se moquent avec bienveillance et autodérision de ces situations quotidiennes, de nos conversations un peu niaises, leur gestuelle en disant aussi long que leurs mots. Chantant, parlant, reconfigurant chaque fois le plateau, ils enchaînent les saynètes à toute berzingue, et l'on reconnaît avec délectation, et un certain embarras parfois, mille épisodes vécus. Alors, les galets au Tilleul sont-ils vraiment plus petits qu'au Havre ? Parce que franchement, l'océan ne va pas trier les galets, si ?

Le Vif – 28/07/22

COUPS DE COEUR AU PONT, par Isabelle Plumhans

Les galets au Tilleul sont plus petits qu'au Havre (ce qui rend la baignade bien plus agréable). Il paraît que c'est pas vrai. En tout cas pas pour tout le monde. Le spectacle de la compagnie pjpp (l'union de Nicolas Chaigneau, Claire Laureau, rencontrés comme danseurs, qui pratiquent un théâtre de l'absurde et du corps) n'est pas belge. Mais il est fort. De non-dits et de simplicité. Ici encore, c'est plateau nu et chaises. Et quatre personnages, qui racontent des situations et, surtout, conversations de tous les jours. Ces réunions d'amis compliquées dans le sous-texte. Ces dîners où une personne est forcément la victime. Ces rencontres superficielles. Ces amitiés véritables. Bref, la vie dans ce qu'elle a de moins dit mais de plus parlant. On espère très fort que ce spectacle sur le fil sera chez nous (*en Belgique !*) bientôt.

Marianne – 28/07/22

De l'amour à l'absurde, les cinq derniers coups de cœur de « Marianne » au Festival d'Avignon

DU VIDE HILARANT DE NOS INTERACTIONS, par Youness Bousenna

Dans ce premier volet d'un diptyque autour du « vide », la compagnie normande « pjpp » propose une perle hilarante : cette pièce d'une grande liberté, portée par quatre comédiens excellents, se constitue d'une addition de saynètes – entrecoupées par des passages musicaux – reproduisant les interactions les plus banales et absurdes. Explorant avec un sens aigu la gêne sociale, les postures mesquines, les incompréhensions et les complicités, cette galerie offre une typologie de nos bizarreries.

De l'hôte qui vous retient éternellement au pas de la porte après un dîner à celui qui cherche à avoir raison sur tout (à propos, par exemple, de la différence ontologique entre une assiette creuse et une assiette à soupe), de la nana gênée qui vous happe dans son espace-temps en soirée à celui qui vous déballe toute l'histoire de son groupe de musique, cette galerie savoureuse transforme nos insignifiances en inépuisable matière d'observation anthropologique.